

LE VIEUX TUNIS ⁽¹⁾

LES NOMS DE RUES DE LA VILLE ARABE

(Etude de toponymie urbaine)

VII

NOMS D'ORIGINE ETHNIQUE

Vers 1881, la population de Tunis, de formation essentiellement statique, était beaucoup plus différenciée socialement qu'elle ne l'est aujourd'hui, par suite de l'envahissement continu de la cité par des éléments ethniques venus de l'extérieur et la promotion des provinciaux. La population était alors divisée en deux catégories principales : les *beldiya* ou citadins d'origine et les *barraniya* ou allogènes, c'est-à-dire étrangers à la ville.

Les *beldiya* ou citadins comprenaient des classes sociales ayant peu de relations entre elles et parfois se jalosant. On distinguait : les familles d'origine turque et mamelouke (2), souvent apparentées à la dynastie et qui détenaient les hauts postes administratifs et militaires; puis les grandes familles d'origine arabe ou considérées comme telles : chérifs, ulémas, magistrats, propriétaires fonciers, commerçants ou artisans des souks; enfin, les familles d'origine andalouse, d'un niveau culturel élevé, où se recrutaient également des magistrats et soukis aisés. Ces castes formaient la bourgeoisie dirigeante, et si entre elles l'harmonie ne régnait pas trop, elles n'admettaient pas dans leur sein les *barraniya* ou provinciaux.

La plupart des provinciaux étaient d'ailleurs représentés par des gagne-petit et menaient une existence en marge de la bourgeoisie, de qui ils se différençaient nettement par le degré d'éducation et de culture.

La nomenclature urbaine a fidèlement enregistré ces différenciations sociales, ainsi que les apports ethniques de la province et de l'extérieur.

On connaît l'Impasse des Chérifs ou des descendants de la famille

(1) Voir « Bulletin Economique et Social de la Tunisie », n° 59 (Décembre 1951), pp. 69-80; n° 60 (janvier 1952), pp. 73-86; n° 61 (février 1952), pp. 62-78.

(2) Les mamelouks (de l'arabe *malaka*, « posséder ») étaient des jeunes gens d'origine levantine ou chrétienne, élevés à la Cour ou dans les grandes familles qui parvenaient généralement aux plus hauts postes de l'Etat, grâce à leur intelligence ou à leur habileté. Le bach-mamelouk était le chef du personnel du Palais.

du Prophète; l'Impasse de l'Arabe; mais d'autres noms de rues paraissent remonter plus loin dans le temps. Par exemple, la Rue Mazigh, qui porte le nom d'une famille honorablement connue, n'est pas sans rappeler celui de plusieurs tribus libyennes citées par les historiens et géographes grecs. *Mazigh*, dans quelques parlers berbères actuels, est le singulier de *imazighen*, « les nobles, les hommes libres », expression par laquelle se désignent encore entre eux les membres de certaines tribus berbères d'Algérie et du Maroc.

Un autre vestige de l'onomastique libyenne serait représenté par le nom de la Rue El-Garmatou, « du Garamante », C'est probablement un nom propre de personne qui serait assez répandu en Tunisie, d'après Paul Marty (*L'Onomastique des noms propres de personnes*, Revue des Etudes Islamiques, 1936, page 417).

Parmi les princes çanhâja ou zirides (Berbères algériens) qui régnerent à Kairouan de 975 à 1159, Ibn Badis est célèbre pour avoir levé l'étendard de la révolte contre son suzerain, le calife fatimide du Caire. Le nom de Badis se rencontre aussi en toponymie sous diverses formes, il provient de la racine berbère *bedd*, « se lever, être debout, droit ». Il existe à Tunis une Impasse Ibn Badis et une Impasse El-Çanhâji.

Après l'invasion hilalienne (1051), Tunis fut gouvernée par le Cheikh Abdelhâq ben Khorassân, d'origine persane comme son nom l'indique. Ses descendants s'érigèrent en princes indépendants du Çanhaja d'Algérie et firent construire un palais fortifié dans les parages de la mosquée d'El-Qçar édifée par l'un d'eux et qui se trouve à proximité de la Rue Sidi-Bou-Krissân, expression populaire dans laquelle on reconnaît aisément celle de Benoû Khorassân.

Les fondateurs de la dynastie hafçide, les Benou Hafç, firent de Tunis la capitale de leur royaume, en remplacement de Kairouan; ils ont marqué la nomenclature par quelques noms : Torbat El-Hafçiya, près du mausolée de Sidi-Mahrez, Souk-el-Hafçi, Rue de la Hafçiya, où se trouve un palais qui daterait du XVI^e siècle, de la fin de la dynastie et dont une aile servit, sous Hammouda Pacha, de fonderie de canons, d'où le nom de la Vieille Fonderie donné à un tronçon de la Rue El-Hafçiya.

Les noms de rues d'origine andalouse sont consécutifs à l'immigration à Tunis des musulmans chassés d'Espagne par la reconquête chrétienne de la péninsule ibérique. Commencée sous les premiers Hafçides, cette immigration se termina sous la domination turque, au commencement du XVII^e siècle. Durant trois siècles, Tunis reçut à différentes reprises de forts contingents de réfugiés espagnols, andalous notamment, qui s'installèrent dans la capitale comme artisans et commerçants et dans la banlieue comme maraîchers.

Les Andalous se concentrèrent dans deux quartiers de la ville connus sous le nom de *Houmet-el-Andless*, l'un dans la partie sud-ouest de la Médina, l'autre à Halfaouine, le premier s'ordonne autour de la Rue des Andalous (figure 1). On trouve aussi leurs traces

dans d'autres endroits de la ville : Rue El-Haouarioun, « tisserands de soie »; Impasse El-Gharnouta, « du Grenadin ». Les Rues Abdul-Wahab et Lakhouat doivent leur nom à des familles d'origine andalouse (figure 2).

Le Bardo, en arabe *El-Bardou*, est une déformation de l'espagnol

Fig. 1. — La Rue des Andalous (au milieu de la chaussée, jeune farçon jouant de la flûte de roseau)
(Photo A. PELLEGRIN)



Fig. 2. — Entrée de la Rue Abdul-Wahab
(Photo A. PELLEGRIN)

el-prato, « le jardin clos », venu lui-même du latin *pratum*, qui a donné aussi le français « pré ». Le Bardo est une ancienne résidence beylicale, probablement d'origine hafside : on y voit encore la salle des réceptions officielles de S. A. le Bey; une caserne de la garde beylicale et plusieurs salles contenant les collections archéologiques du Musée Alaoui de Tunis.

L'émigration espagnole a valu à Tunis la gloire d'avoir donné le jour au célèbre historien et philosophe Ibn Khaldoun, l'auteur des *Prologomènes* et de l'*Histoire des Berbères*. Il naquit en 1332 d'une famille fixée à Tunis depuis plusieurs générations, et, suivant une tradition difficilement contrôlable, dans une maison de la Rue Tourbet-el-Bey (qui serait celle portant le numéro 33, actuellement occupée par l'Ecole d'Administration Tunisienne). Cette rue est en partie comprise dans le quartier des Andalous et il est très probable que Ibn Khaldoun vit le jour dans une maison de ce quartier.

On rappellera que Ibn Khaldoun fit toutes ses études à la Zitouna et les termina brillamment à 16 ans, en 1348, l'année même où, à la suite d'une épidémie de peste, il perdit ses parents et ses maîtres. Devenu orphelin, Ibn Khaldoun fut employé dans les bureaux de la chancellerie hafside. Puis il fut envoyé en mission diplomatique dans le Maghreb, mais il passa au service des sultans mérinides et ensuite dans le camp de leurs adversaires.

Après bien des aventures et avoir connu la prison au Maroc, il passa en Espagne, puis en Algérie, à Tiaret, où il écrivit les *Prologomènes* et esquissa une Histoire universelle de son temps. Pour se documenter, il revint à Tunis en 1378 et compléta son Histoire, dont la partie concernant le Maghreb (traduite par de Slane, sous le titre *Histoire des Berbères*, 4 vol., Paris, 1852-1856) est capitale pour la connaissance de l'histoire de l'Afrique musulmane. A la cour du sultan hafside qui l'avait en grande estime, Ibn Khaldoun fut en butte aux intrigues de son ancien rival de la Zitouna, le fameux cadhi Ibn Arafa; c'est pourquoi il quitta sa ville natale en 1382 pour aller se fixer au Caire où, après de nouvelles vicissitudes, il mourut en 1406. Sa tombe fut découverte dans le cimetière du Caire par H.-H. Abdul-Wahab, en 1932.

Parmi les illustrations andalouses de Tunis, il faut citer le dernier des Abencerages, qu'un récit romancé de Chateaubriand a rendu célèbre : « Lorsqu'on sort de Tunis par la porte qui conduit aux ruines de Carthage, dit cet auteur, on trouve un cimetière; sous un palmier, dans un coin de ce cimetière, on m'a montré un tombeau qu'on appelle le tombeau du dernier Abencerage. Il n'a rien de remarquable, la pierre sépulcrale en est toute unie. Seulement, d'après une coutume des Maures, on a creusé au milieu de cette pierre un léger enfoncement avec la pointe d'un ciseau. L'eau de pluie se rassemble au fond de cette coupe funèbre et, dans un climat brûlant, sert à désaltérer l'oiseau du ciel » (3).

Alexandre Dumas, qui visita Tunis en décembre 1846, prétend qu'on lui montra le tombeau du dernier Abencerage qui se serait trouvé, d'après la description des lieux, soit dans le cimetière de Sidi-Sifiane, soit en bordure de l'enceinte extérieure, dans les pa-

(3) A. de Chateaubriand, *Aventures du Dernier Abencerage*, dernier alinéa. Voir au sujet de l'identification de ce tombeau, une note de H. Hugon, parue dans la *Revue Tunisienne*, 1918, p. 433.

rages de Bab-el-Khadra, mais on n'a pas la preuve archéologique de l'existence de ce tombeau, ni la preuve historique de la venue à Tunis du prince Aben-Hamet, héros du récit de Chateaubriand.

Ce que l'on sait bien, c'est qu'il existe à Tunis une famille tunisienne, très honorablement connue, portant le nom d'El-Ouzir Es-Serraj, dont l'ancêtre éponyme émigra d'Andalousie vers 1610. L'expression *Ibn Es-Serraj* a été transcrite en français par Abencerage : c'est un nom de métier *serraj*, « sellier », qui est devenu un patronyme.

A la suite de la conquête de Tunis par Charles Quint en 1535, les Espagnols s'établirent dans cette ville et à La Goulette, qu'ils gardèrent jusqu'en 1574, date à laquelle ils furent supplantés par les Turcs. Le protectorat espagnol ne laissa aucune trace dans la nomenclature que nous sachions.

Maîtres absolus du pays, les Turcs, après avoir déposé le dernier hafside, firent de Tunis la capitale de la Régence et y introduisirent une certaine quantité de mots turcs que l'usage a consacrés.

Le mot *turc* est lui-même représenté par : Souk-el-Trouk, dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, la Rue du Turc et l'Impasse du Turc.

La Rue du Pacha (en turc *bâch*, « chef, premier »), primitivement nommée Rue Dar-el-Bacha, « la maison du pacha », parce qu'on y trouvait la demeure du Pacha, représentant du Gouvernement turc à Tunis. L'artère adjacente, appelée Rue du Sabre, traduction de Rue *El-qlâch*, en turc « cimenterre », était habitée par des officiers de la milice turque, dont le principal attribut de leur grade était, comme nous l'avons déjà dit, un cimenterre passé au travers de la ceinture. Le sabre recourbé figurait aussi sur un pavillon arboré

Pavillon de Guerre

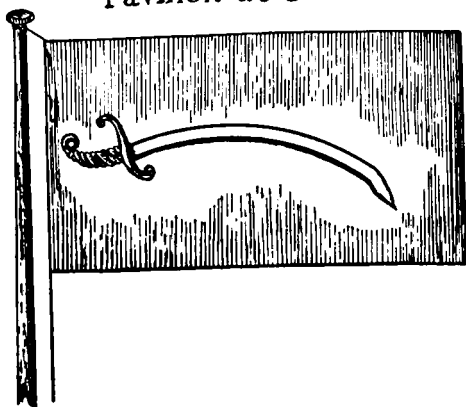


Fig. 3. *qlâch* ou yatagan figurant sur un pavillon de la marine de guerre tunisienne, d'après une planche extraite de l'Album de la Marine, Paris 1819.

On lit au-dessous de cette gravure : « Ce Pavillon était arboré du Règne de Mahmoud Bacha, Bey actuel, il servoit à distinguer les navires M^{ds} des B^{ts} de Guerre, cependant ils le portent quelques fois, mais communément ils sont Rouges ».

Collection de l'auteur

par les bateaux de guerre (voir figure 3). D'autre part, il existe à Tunis une Rue du Drapeau.

Les officiers supérieurs turcs formaient l'assemblée du Divan qui délibéraient sur les affaires importantes de la Régence. La Rue du Divan existe encore, ainsi que le palais qui lui a donné son

nom, siège de la réunion du Divan. Remarquons en passant que le mot *diwân* est d'origine persane; ce sont les Arabes qui, empruntant le mot et la chose, les ont diffusés dans tout le monde méditerranéen (le mot français *douane* en est issu).

La Rue du Dey (turc *daiy*, « oncle maternel, compère »), a conservé le nom du haut personnage de la Régence qui, à l'origine, cumula tous les pouvoirs et dont la charge, sous les beys husseinites, s'est confondue avec celle de *daouletly*, gouverneur de Tunis. Il existe également une Rue du Daouletly, mot d'origine arabe qui signifie « général ».

Souk-el-Bey, « marché du Bey » et Rue Tourbet-el-Bey, « tombeau des Beys », sont des expressions ou l'arabe *soûq* et *torba* est de compte à demi avec le turc *bey* qui signifie « chef, seigneur, prince ».

L'agha était le général de la milice turque composée de *janissaires*, transcription du turc *ienitcheri*. La Rue de l'Agba conserve le nom de ce personnage militaire qui n'exerçait plus, au XIX^e siècle, que des fonctions administratives et de police. Rue du Cahia (turc *kiahia*, « adjoint, sous-directeur ») représente le titre d'un haut dignitaire de l'armée. C'est aussi un nom de famille d'origine mamlouke. Il existe également une Impasse du Mamelouk.

Un certain nombre de noms de famille d'origine turque, mamlouke ont été donnés à des artères de la ville :

Rue El-Arnaout, « l'Anatolien »; Rue Bou-Chenek, « le Bosniasque »; Impasse Zmerli, « le Smyrniotte »; Impasse Bel-Khodja, du turc *khoja*, « secrétaire et dignitaire de l'administration turque »; Rue Bach-Hamba, du turc *bâch hanba*, « chef de patrouille »; Rue Chelbi, du turc *chalabi*, « élégant, gracieux, poli ».

Rue Mourad représente un nom arabe adopté par des renégats de marque arrivés au pouvoir, dont l'un, originaire de Corse, fonda la dynastie des beys mouradites (4).

L'Impasse Darghout porte un nom célèbre dans les annales tunisiennes, que les historiens français ont transcrit Dragut. Aventurier d'origine levantine, il était d'une audace extraordinaire et s'était taillé une principauté dans le Sud Tunisien avec Tripoli pour base d'opérations. Il mourut au siège de Malte, dans les rangs de la flotte turque, en 1565.

D'autres artères portent des noms de métier, dont quelques-uns sont des vocables arabes terminés par la désinence turque *djî* qui indique un travailleur d'art : Impasse El-Kommanji, « munitionnaire »; Impasse El-Kadachi, « domestique »; Rue El-Calfat, « moniteur, sous-maître »; Impasse El-Hammamji, « patron de bain maure »; Impasse El-Qobji, « portier, chambellan »; Rue Solobji doit son nom à la présence d'un marchand de bouillie de salep ou farine de sorgho, dont les travailleurs tunisiens font usage comme

(4) Mourad I^{er}, né Jacques Senty de Lévié (Corse).

petit déjeuner du matin. Le solobji fait encore partie du « paysage alimentaire » de la ville arabe : armé d'une louche, il sert à ses clients des bols de bouillie chaude et sucrée, saupoudrée de *seken-jebir*, qu'il prend dans un chaudron en cuivre demi-sphérique posé sur un braséro cylindrique.

La Rue Zarkoun (en turc *zarqoûn*, « minium » et *zerqîoun*, « couleur or ») doit probablement son nom à un marchand de couleurs ou à un personnage ainsi surnommé. Il existait, nous a-t-on dit, avant 1881, dans cette rue un Hammam-Zarkoun, dont la façade était peinte en rouge (?).

Rue El-Kacheïa ou de la Caserne, du turc *qychlâ*, « caserne », doit son nom à un édifice construit sous Hammoûda Pacha Bey (1782-1814) et qui sert aujourd'hui d'hospice d'enfants. D'autres casernes turques datant de la même époque ont été affectées, l'une à la Bibliothèque Publique et à la Direction des Antiquités et une autre à l'Administration des Habous, 55, Rue de l'Eglise. Une quatrième caserne turque, appelée *qachelat-el-bîrinji alay*, « caserne du premier régiment » et située place aux Chevaux, construite sous Moustapha Bey (1834-37), a pris le nom de Caserne Saussier en 1896.

Rue El-Karamed ne représente pas l'arabe dialectal *qermoûd*, « tuiles », comme on l'a dit, mais la transcription abrégée de *Kara Ahmed*, nom du possesseur d'un vaste local servant de baigne pour les captifs chrétiens et connu sous le nom de « Baigne de Saint-Léonard » (5).

D'autre part, les Turcs ont introduit à Tunis le café maure qui y était inconnu avant eux. Cette innovation fut si goûtée d'une certaine partie de la population, et bien entendu des Turcs eux-mêmes, que leur gouvernement au XVII^e siècle subventionna ces sortes d'établissements publics, comme le rapporte Ibn Ali Dinâr El Kairouani (trad. Pellissier et Rémusat, Paris, 1845). Le café maure d'antan a presque complètement disparu pour faire place au café-bar moderne avec comptoir et accessoires en cuivre nickelés, chaises et guéridons. Le café maure traditionnel était représenté par une salle rectangulaire avec bas-flancs garnis de nattes et au fond de laquelle se trouvait le fourneau où, dans la braise et cendres brûlantes, le qaouâdji préparait un café délicieux plus ou moins sucré au goût du client. A l'extérieur de l'établissement, de chaque côté de la porte, des banquettes permettaient aux consommateurs assis à la turque de jouir du mouvement de la rue, en fumant le narghillé.

En ce qui concerne les éléments allogènes ou provinciaux, la nomenclature urbaine a conservé la trace de plusieurs apports bien déterminés.

Il existe une Rue des Djerbiens et, comme nous l'avons déjà dit, un Souk des Djerbiens. La Rue El-Ouslatiya est la rue des gens du

(5) La question du baigne de Saint-Léonard sera traitée au chapitre X : Noms d'origine française.

Djebel Ousselet, tribu qui fut dispersée dans diverses localités de la Régence à la suite de sa rébellion à peu près permanente.

Rue Et-Tahahouni (de Tatahouine); Rue En-Neffefta (de Nefta); Rue El-Hammami (d'El-Hamma de Gabès); Rue El-Ghedamsi (de Ghadamès); Impasse El-Bedoui (du Bédouin); Rue Er-Rahal (du Nomade); Rue El-Dridi (de la tribu des Drid); Rue El-Magidi (de la tribu des Mogods); Rue Ed-Dakhlaoui (de la Dakhela de Souk-el-Arba); Impasse Es-Sehili (du Sahel); Impasse Et-Tebourbi (de Tebourba); Impasse El-Benzerti (de Bizerte); Impasse El-Soussi (de Sousse). Certains de ces noms sont des noms propres de personnes.

La présence des Algériens à Tunis est attestée dès l'époque turque. L'oudjâk des Zouaoua était composé de soldats recrutés en Kabylie, notamment dans la région de Tizi-Ouzou. Ce corps, réputé pour son courage, avait pour mission de contrebalancer la prédominance que la milice des janissaires turcs avait tendance à faire prévaloir sur les autorités de l'Etat. Mais la solde des Zouaoua n'était pas toujours payée régulièrement, d'où le proverbe d'usage courant à Tunis :

Kif 'asker Zouâouâ

Mqâdem fi dêreb

Mouakher fi râteb.

Comme les soldats de Tizi-Ouzou :

Les premiers pour [recevoir] les coups,

Les derniers pour [recevoir] les sous !

Il existe aussi une Rue des Kabyles, une Impasse Ez-Zouaoui, Rue Sidi-Ez-Zouaoui où se trouvent le mausolée et la zaouïa de ce saint personnage; un Souq des Algériens et une Rue de l'Algérien, ce qui démontre que les Algériens tenaient une assez grande place dans la vie sociale de Tunis. Il faut ajouter à ces noms ceux de la Rue El-Moqzani, l'Impasse des Ouarglîya, « gens originaires de l'oasis de Ouargla (Algérie) », qui exercent à Tunis les métiers de cuisinier, gens de maison, etc., la Rue Et-Tougourt, « originaire de l'oasis de Touggourt (Algérie) ».

La Rue Sidi-el-Béehir, qui relie Bab Al-Djazira à Bab-Alléoua, porte le nom d'un saint personnage originaire d'Algérie, dont la zaouïa tombeau jouit d'une grande vénération parmi les Kabyles et autres Algériens.

Le Fezzan, pays pauvre, qui entretenait jadis un courant d'émigration vers Tunis, est représenté par la Rue El-Fezazna, « des Fezzanais ».

Les Tripolitains émigrent volontiers en Tunisie, où ils trouvent du travail comme hommes de peine, portefaix, journaliers. A Tunis, ils furent assez nombreux et la Rue des Tripolitains a conservé le souvenir de leur habitat. Un homme originaire d'El-Ghariân (Dje-

bel tripolitain) a même donné son nom à une rue de la ville : Rue El-Ghariani. Ce petit village était célèbre par la finesse de son huile d'olive, dont l'éloignement du lieu de production en faisait une rareté dans la capitale. D'où le proverbe bien connu :

Estanâni

H'atta ijîni

Ez-zit el-Ghariani.

Attends-moi

Jusqu'à ce que me parvienne

L'huile d'El-Ghariâni.

C'est-à-dire : « Tu peux m'attendre longtemps ! »

* * *

La traite des Noirs était active à Tunis, sous les Hafcides et les Turcs; ces derniers avaient même construit un souq spécialisé pour la vente des esclaves : le Souk El-Berka, dont nous avons parlé au chapitre précédent. La présence des Noirs dans la capitale a laissé de nombreuses traces dans la nomenclature : Rue des Nègres, Rue des Nègresses, Impasse du Noir, Impasse du Petit Noir, Impasse El-Guinobi, « homme originaire de Guinée », Rue du Soudan.

L'esclavage fut officiellement aboli dans la Régence, sous Ahmed Bey, en 1846; depuis, le nombre des Noirs est allé en diminuant en Tunisie, mais les mulâtres n'y sont pas rares.

Les Marocains sont assez nombreux à Tunis, où ils exercent surtout le métier de gardien de nuit. On les appelle *hadj*, parce que bon nombre d'entre eux, jadis, s'établissaient à Tunis, au retour de leur pèlerinage à La Mecque; mais leur nombre fut surtout considérable sous les premiers Hafcides, qui étaient d'origine marocaine. Cependant, ils n'ont laissé que peu de trace dans la nomenclature urbaine : Impasse du Marocain et quelques noms de saints originaires du Maghreb El-'Aqça : Sidi Bel-Hassen, Sidi Kacem El-Jalizzi, etc.

On connaît, d'autre part, une Rue du Persan; mais nous n'avons pu obtenir de renseignement précis sur l'origine de ce nom. Quant à l'Impasse de l'Etranger, son nom symbolise l'habitant qui n'a pas encore acquis droit de cité.

* * *

La présence des Juifs à Tunis est certainement très ancienne. A l'arrivée des Arabes, ils furent obligés, comme les chrétiens sans doute, de loger en dehors de l'enceinte de la ville, dans les environs de Mélassine, pour des raisons politiques et religieuses. Cependant, grâce à leur activité manuelle et jouant un rôle utile dans la cité, ils finirent par y être admis. On leur assigna un quartier qui leur fut spécialement réservé et qui prit le nom de *Hara*, mot arabe qui signifie « quartier », sous-entendu « des Juifs ». Cette mesure de bienveillance et de justice fut prise sous l'instigation de Sidi Mahrez, cadhi de Tunis au 10^e siècle de notre ère, qui jouit depuis lors d'une grande vénération parmi les Israélites.

Les limites de la Hara sont assez difficiles à préciser, aujourd'hui que les rues de la Médina se sont enchevêtrées entre elles, mais son axe principal paraît être Souk-el-Hoût. Elle ne comprend que peu de noms de rues d'origine israélite : Rue de la Synagogue, Rue Fraïm, Impasse Sarfati, Impasse Maïmoun, Impasse Baranès, Impasse Nina; Impasse Jamaâ-el-Grana; tous les autres noms sont des vocables arabes. Il est vrai que la langue parlée par les habitants de la Hara était une sorte de dialecte judéo-arabe, plus près de l'arabe que de l'hébreu, les deux langues ayant d'ailleurs beaucoup de ressemblance entre elles.

La communauté israélite de Tunis a toujours vécu repliée sur elle-même, même après l'immigration des Juifs livournais (XVII^e siècle) qui formèrent un groupe particulier et furent dotés par les autorités d'un souk spécial, appelé Souk-el-Grana (*grana* est le pluriel de *gorni*, « Livournais » en arabe dialectal), comme nous l'avons vu au chapitre précédent.

Les Juifs de la Hara commencèrent à essaimer, après 1881, dans les nouveaux quartiers européens et à y porter leur activité commerciale. La Hara est aujourd'hui aussi peuplée qu'avant, mais on y trouve surtout des gens de condition modeste.

VIII. — NOMS D'ORIGINE PATRONYMIQUE

Un très grand nombre de rues de Tunis sont désignées par un nom propre de personne d'origine arabe ou arabisé, qui est presque toujours celui d'une famille notablement connue par son rang social, soit qu'elle possède une belle maison (*dâr*), ou de grands biens. La cause nécessaire et suffisante est que, à l'origine, une telle famille ait habité la rue ou l'impasse qui porte son nom. Beaucoup de ces noms figurent dans l'armorial de la Régence :

Rue Abdul-Wahab, Rue Achour, Rue Ben-Metticha, Rue Ben-Moustapha, Rue Chaker, Rue Ben Ali-Diab, Rue El-Lakhoua, Rue El-Mebazaa, Passage Ben-Ayed, Impasse Ben-Diaf, Impasse Bel-Khodja, Impasse Ben-Ismaïl, Impasse El-Jellouli, Impasse Ibn-Tachefine, Impasse Kara-Mustapha.

Voici d'autres noms de rues, dont beaucoup appartiennent à des familles citadines très anciennement connues :

Rue Ben-Abdallah, Rue Ben-Abdesselem, Rue Ben-Amar, Rue Ben-Drif, Rue Ben-Ech-Chouk-Seghir, Rue Ben-Galia, Rue Ben-Ghedir, Rue Ben-Hadria, Rue Ben-Khelifa, Rue Ben-Kram, Rue Ben-Mahmoud, Rue Ben-Nacer, Rue Ben-Nedjma, Rue Ben-Othman, Rue Ben-Redjeb, Rue Ben-Seniour, Rue Ben-Youssef, Rue Ben-Zayed, Rue Ben-Abderrahman, Rue Ben-Affoua, Impasse Ben-Ahmed, Impasse Ben-Barrouka, Impasse Ben-Chaabâne, Impasse Ben-Daïf-Allah, Impasse Ben-Djeballah, Impasse Ben-Cheikh, Impasse Ben-Ez-Zina, Impasse Ben-Ferraj, Impasse Ben-Gobrane, Impasse Ben-Hammoun, Impasse Ben-Hamza, Impasse Ben-Hania, Impasse Ben-Hassen, Impasse Ben-Mami, Impasse Ben-Milad, Impasse Ben-Roubine, Impasse Ben-Salem, Impasse Ben-Talib, Impasse

Ben-Yahya, Impasse Ben-Zakour, Impasse Ben-Zeitoun, Impasse Ben-Zekri, Impasse Ben-Zandal.

Cette copieuse liste montre la fréquence des noms propres commençant par Ben, « fils ». A l'époque hégirienne déjà, et plus par la suite, il était d'usage, parmi les Arabes, d'appeler les individus du nom de leur père en faisant intervenir le mot *ibn* ou *ben*. Ainsi se sont formés les noms propres de la catégorie ci-dessus, dont l'étymologie n'est généralement plus sentie par les gens qui les prononcent.

A cet usage a correspondu celui d'appeler un homme du nom de son fils premier-né, ce qui explique pourquoi beaucoup d'individus portent un nom (*konna*) composé de *aboû* (*bou* par abréviation) + le nom du fils aîné. Exemple : Rue Sidi Bel-Hassen, mis pour Abou el-Hassân, Rue Bou-Hamida, Impasse Abou-Hanifa, etc.

Cependant, il est plus fréquent à Tunis, comme dans le reste du Maghreb, de rencontrer des noms propres de personnes formés avec le mot *bou*, « l'homme, celui », à l'aide duquel le populaire désigne une particularité physique ou morale considérée comme caractéristique de l'individu. Cette forme de sobriquet est entrée dans l'anthroponymie : Bouhageb, « l'homme aux gros sourcils »; Bou-Sen, « l'homme à la forte denture », etc.

Ces noms sont aujourd'hui portés par des personnes très honorables, et des noms propres du même genre ont servi à désigner de nombreuses rues :

Rue Bou-Laras, Rue Bou-Sène. Rue Bou-Guerra, Rue Bou-Jellabia, Rue Bou-Kef, Rue Bou-Khris, Rue Bou-Sandal, Rue Bou-Menedjel, Impasse Bou-Asseya, Impasse Bou-Chagara, Impasse Bou-Dia, Impasse Bou-Ftira, Rue Bou-Ghedir, Rue Bou-Gheriba, Impasse Bou-Hadjila, Impasse Bou-Kchiche, Impasse Bou-Kemcha, Impasse Bou-Krah, Impasse Bou-Rabaa, Impasse Bou-Raoui, Impasse Bou-Snina, Impasse Bou-Touria, etc.

Autre exemple curieux : pour désigner un homme qui chausse une grosse pointure, le populaire dira, souvent sans y mettre malice, *bou rejll*, c'est-à-dire « l'homme aux grands pieds ». Bou Rejel, sobriquet, est devenu nom propre d'un Juif de Tunis, propriétaire d'un terrain sur la route de l'Ariana, qu'il céda ou donna à la communauté israélite de Tunis pour servir de cimetière. Un terrain contigu fut acquis par la Municipalité qui en fit un lieu de sépulture pour les chrétiens : d'où le cimetière du Borgel.

Voici d'autres noms de personnes, issus de sobriquets ou de surnoms qui sont entrés, par le même mécanisme que les précédents, dans la nomenclature urbaine. Beaucoup de ces noms appartiennent à des familles très honorablement connues :

Rue El-Abassi, Rue El-Asfourî, Rue El-Bechtaoui, Rue El-Béji, Rue El-Bsili, Rue El-Cachek, Rue El-Fakhfakh, Rue El-Gasram, Rue El-Hussein, Rue El-Kacharni, Rue El-Kahti, Rue El-Karoui, Rue El-Kobti, Rue El-Lajmi, Rue El-Madioni, Rue El-Maherzi, Rue El-Malek, Rue El-Menjour, Rue El-Messoussi, Rue El-Monastiri, Rue El-Moula, Rue Er-Remili, Rue Es-Sakali, Rue Es-Snadli, Rue Es-

Les limites de la Hara sont assez difficiles à préciser, aujourd'hui que les rues de la Médina se sont enchevêtrées entre elles, mais son axe principal paraît être Souk-el-Hoût. Elle ne comprend que peu de noms de rues d'origine israélite : Rue de la Synagogue, Rue Fraïm, Impasse Sarfati, Impasse Maïmoun, Impasse Baranès, Impasse Nina; Impasse Jamaâ-el-Grana; tous les autres noms sont des vocables arabes. Il est vrai que la langue parlée par les habitants de la Hara était une sorte de dialecte judéo-arabe, plus près de l'arabe que de l'hébreu, les deux langues ayant d'ailleurs beaucoup de ressemblance entre elles.

La communauté israélite de Tunis a toujours vécu repliée sur elle-même, même après l'immigration des Juifs livournais (XVII^e siècle) qui formèrent un groupe particulier et furent dotés par les autorités d'un souk spécial, appelé Souk-el-Grana (*grana* est le pluriel de *gorni*, « Livournais » en arabe dialectal), comme nous l'avons vu au chapitre précédent.

Les Juifs de la Hara commencèrent à essaimer, après 1881, dans les nouveaux quartiers européens et à y porter leur activité commerciale. La Hara est aujourd'hui aussi peuplée qu'avant, mais on y trouve surtout des gens de condition modeste.

VIII. — NOMS D'ORIGINE PATRONYMIQUE

Un très grand nombre de rues de Tunis sont désignées par un nom propre de personne d'origine arabe ou arabisé, qui est presque toujours celui d'une famille notoirement connue par son rang social, soit qu'elle possède une belle maison (*dâr*), ou de grands biens. La cause nécessaire et suffisante est que, à l'origine, une telle famille ait habité la rue ou l'impasse qui porte son nom. Beaucoup de ces noms figurent dans l'armorial de la Régence :

Rue Abdul-Wahab, Rue Achour, Rue Ben-Metticha, Rue Ben-Moustapha, Rue Chaker, Rue Ben Ali-Diab, Rue El-Lakhoua, Rue El-Mebazaa, Passage Ben-Ayed, Impasse Ben-Diaf, Impasse Bel-Khodja, Impasse Ben-Ismaïl, Impasse El-Jellouli, Impasse Ibn-Tachefine, Impasse Kara-Mustapha.

Voici d'autres noms de rues, dont beaucoup appartiennent à des familles citadines très anciennement connues :

Rue Ben-Abdallah, Rue Ben-Abdesselem, Rue Ben-Amar, Rue Ben-Drif, Rue Ben-Ech-Chouk-Seghir, Rue Ben-Galia, Rue Ben-Ghedir, Rue Ben-Hadria, Rue Ben-Khelifa, Rue Ben-Kram, Rue Ben-Mahmoud, Rue Ben-Nacer, Rue Ben-Nedjma, Rue Ben-Othman, Rue Ben-Redjeb, Rue Ben-Seniour, Rue Ben-Youssef, Rue Ben-Zayed, Rue Ben-Abderrahman, Rue Ben-Affoua, Impasse Ben-Ahmed, Impasse Ben-Barroka, Impasse Ben-Chaabâne, Impasse Ben-Daïf-Allah, Impasse Ben-Djeballah, Impasse Ben-Cheikh, Impasse Ben-Ez-Zina, Impasse Ben-Ferraj, Impasse Ben-Gobrane, Impasse Ben-Hammoun, Impasse Ben-Hamza, Impasse Ben-Hania, Impasse Ben-Hassen, Impasse Ben-Mami, Impasse Ben-Milad, Impasse Ben-Roubine, Impasse Ben-Salem, Impasse Ben-Talib, Impasse

Ben-Yahya, Impasse Ben-Zakour, Impasse Ben-Zeïtoun, Impasse Ben-Zekri, Impasse Ben-Zandal.

Cette copieuse liste montre la fréquence des noms propres commençant par Ben, « fils ». A l'époque hégirienne déjà, et plus par la suite, il était d'usage, parmi les Arabes, d'appeler les individus du nom de leur père en faisant intervenir le mot *ibn* ou *ben*. Ainsi se sont formés les noms propres de la catégorie ci-dessus, dont l'étymologie n'est généralement plus sentie par les gens qui les prononcent.

A cet usage a correspondu celui d'appeler un homme du nom de son fils premier-né, ce qui explique pourquoi beaucoup d'individus portent un nom (*konnya*) composé de *aboû* (*bou* par abréviation) + le nom du fils aîné. Exemple : Rue Sidi Bel-Hassen, mis pour Abou el-Hassân, Rue Bou-Hamida, Impasse Abou-Hanifa, etc.

Cependant, il est plus fréquent à Tunis, comme dans le reste du Maghreb, de rencontrer des noms propres de personnes formés avec le mot *bou*, « l'homme, celui », à l'aide duquel le populaire désigne une particularité physique ou morale considérée comme caractéristique de l'individu. Cette forme de sobriquet est entrée dans l'anthroponymie : Bouhageb, « l'homme aux gros sourcils »; Bou-Sen, « l'homme à la forte denture », etc.

Ces noms sont aujourd'hui portés par des personnes très honorables, et des noms propres du même genre ont servi à désigner de nombreuses rues :

Rue Bou-Laras, Rue Bou-Sène, Rue Bou-Guerra, Rue Bou-Jellabia, Rue Bou-Kef, Rue Bou-Khris, Rue Bou-Sandal, Rue Bou-Menedjel, Impasse Bou-Asseya, Impasse Bou-Chagara, Impasse Bou-Dia, Impasse Bou-Ftira, Rue Bou-Ghedir, Rue Bou-Gheriba, Impasse Bou-Hadjila, Impasse Bou-Kchiche, Impasse Bou-Kemcha, Impasse Bou-Krah, Impasse Bou-Rabaa, Impasse Bou-Raoui, Impasse Bou-Snina, Impasse Bou-Touria, etc.

Autre exemple curieux : pour désigner un homme qui chausse une grosse pointure, le populaire dira, souvent sans y mettre malice, *bou rejll*, c'est-à-dire « l'homme aux grands pieds ». Bou Rejel, sobriquet, est devenu nom propre d'un Juif de Tunis, propriétaire d'un terrain sur la route de l'Ariana, qu'il céda ou donna à la communauté israélite de Tunis pour servir de cimetière. Un terrain contigu fut acquis par la Municipalité qui en fit un lieu de sépulture pour les chrétiens : d'où le cimetière du Borgel.

Voici d'autres noms de personnes, issus de sobriquets ou de surnoms qui sont entrés, par le même mécanisme que les précédents, dans la nomenclature urbaine. Beaucoup de ces noms appartiennent à des familles très honorablement connues :

Rue El-Abassi, Rue El-Asfourî, Rue El-Bechtaoui, Rue El-Béji, Rue El-Bsili, Rue El-Cachek, Rue El-Fakhfakh, Rue El-Gasram, Rue El-Hussein, Rue El-Kacharni, Rue El-Kahti, Rue El-Karoui, Rue El-Kobti, Rue El-Lajmi, Rue El-Madioni, Rue El-Maherzi, Rue El-Malek, Rue El-Menjour, Rue El-Messoussi, Rue El-Monastiri, Rue El-Moula, Rue Er-Remili, Rue Es-Sakali, Rue Es-Snadli, Rue Es-

Soulli, Rue Ettroudi, Rue Flifil, Rue Karcheni, Rue Krikèche, Rue Mahfoud, Rue Malamelli, Impasse Abd-er-Rezzak, Impasse Chibani, Impasse Djâfar, Impasse Ech-Chebarti, Impasse Echakri, Impasse Ed-Dahmani, Impasse El-Arif, Impasse El-Akhdar, Impasse El-Barouni, Impasse El-Fourati, Impasse El-Ghazali, Impasse El-Grigui, Impasse El-Harfaoui, Impasse El-Hassoumi, Impasse Er-Rachidi, etc.

On remarquera que la plupart de ces noms commencent par l'article *el* qui correspond au français *le*, *la* et représentent comme les noms français de même catégorie : Lebreton, Lefort, Lerouge. d'anciens surnoms. Certains de ces noms propres font apparaître l'origine ethnique de ceux qui le portent : El-Karoui, « le Kairouanais »; El-Béji, « de Béja »; El-Monastiri, « le Monastirien »; El-Mahdioui, « le Mahdien », etc.

D'autres de ces noms sont venus de l'extérieur : El-Grigui, « le Grec »; Es-Sakali, « le Sicilien »; El-Barouni, « le baron »; El-Fourati, « le fort ».



Fig. 4. — TUNIS — Porte cloutée avec encadrement en pierre

(Photo O.T.U.S.)

néralement encadrée de montants et d'un linteau, soit en marbre blanc, soit en pierre polie, ornée d'un décor floral stylisé (figure 4). La façade du rez-de-chaussée ne comporte pas d'autre ouverture que la porte; mais à l'étage s'ouvrent des fenêtres munies de moucharabies en fer forgé, peints en bleu ou en vert, sous une corniche de tuiles vertes imbriquées.

Les noms de rues que nous venons d'énumérer sont consécutifs à la présence d'une maison familiale, comme nous l'avons vu, mais les maisons qui ont eu ainsi l'honneur d'entrer dans la nomenclature urbaine ne sont pas les plus nombreuses. Il en existe beaucoup d'autres appartenant à de grandes familles tunisiennes qui sont de véritables palais par la richesse de leurs dispositions et de leur décoration intérieures.

Le *dâr* musulman est ordinairement un édifice à rez-de-chaussée, surmonté d'un étage. La porte d'entrée est à deux battants en bois massif, ornée de clous de fer à tête noire formant dessins géométriques; elle est munie de deux heurtoirs superposés : le plus bas pour les piétons, le plus haut pour les cavaliers. Cette porte d'entrée est gé-

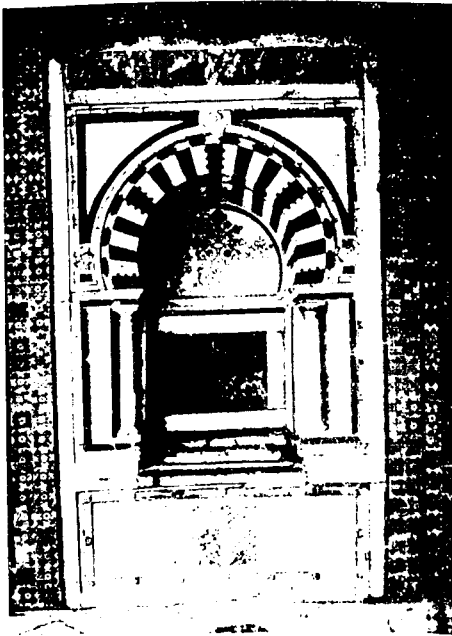
Quand on franchit la porte d'entrée, on se trouve dans une pièce formant salon d'attente, appelée *sqifa* (ou *drayeb*), ordinairement revêtue de carreaux de faïence vernissée, avec bas-flancs formant banquettes pour les visiteurs.

De la *sqifa*, un couloir mène au patio à ciel ouvert ou cour intérieure dallée de marbre blanc, au milieu de laquelle jaillit parfois le classique jet d'eau dans sa vasque verdie. Cette cour est souvent entourée d'une galerie à colonnes, où s'ouvrent les pièces du rez-de-chaussée, parmi lesquelles on note le *bît ed-divâni*, ou salon de réception, orné de *nakcha-hadida* ou plâtre sculpté en panneaux, avec plafond en bois peint ou doré. Les autres pièces servent ordinairement de resserres à provisions, de cuisines, etc.

Un escalier de carreaux vernissés conduit à l'étage ou *fôqâni*, où les chambres s'ouvrent sur une galerie en bois reposant sur les arcades du rez-de-chaussée. La plupart de ces chambres sont plus longues que larges avec alcôves latérales, le plafond étant à *ghorfa* ou constitué par des traverses de bois. Les murs sont revêtus de placages de faïence et comprennent des niches et des placards. De l'étage, un petit escalier en colimaçon conduit à la terrasse, d'où l'on jouit souvent d'un beau coup d'œil sur le golfe.

Faisant contraste en été avec la rue bruyante, chaude, inondée de lumière, la demeure musulmane apparaît pleine de calme, d'ombre et de fraîcheur, et procure à ses hôtes la tranquillité d'un foyer, à l'abri de toute indiscretion de voisinage (6).

Quelques-unes de ces riches demeures ont été acquises par l'Etat Tunisien, qui les a affectées à des services administratifs ou militaires : Dar-el-Monastiri (XVIII^e s.), Dar-Ben-Abdallah (XIX^e s.), Dar-Othman (XVII^e s., restauré et aménagé), Dar-Hussein qui un joyau de l'art musulman traditionnel (XIX^e s.) (figure 5).



Ph. OTUS

Fig. 5. — DAR HUSSEIN
Motifs d'une fontaine

(6) « En réalité, le type traditionnel de la maison arabe présente de nombreux inconvénients à côté d'avantages certains. Le patio à ciel ouvert est une source d'humidité en hiver. L'absence de cave rend les pièces d'habitation très humides pendant toute l'année. La présence d'une citerne au milieu du patio renforce cet inconvénient. D'autre part, le fait que les chambres n'ont qu'une seule ouverture sur le patio intérieur ne permet pas à l'air de se renouveler facilement. Enfin, la proximité des latrines, des cuisines ou puits et de la citerne est contraire à toutes les règles d'hygiène... » M.-A. El-Annabi, ingénieur de l'Ecole Polytechnique La Coordination des cités franco-musulmanes, dans Tunisie 1945.

C'est dans les salons de Dar Ben-Ayed que Jules Ferry adressa une allocution mémorable aux Français de Tunis, le 4 mai 1887.

Certaines des grandes familles dont nous venons de parler n'hésitaient pas à édifier des tombeaux dans la ville même pour eux et leurs descendants. Il est vrai que ce sont de hauts personnages politiques ou religieux qui donnèrent l'exemple de ces sépultures urbaines.

C'est ainsi que le cheikh Abou Ishaq ben Abd Er-Rafiaïy, cadhi de Tunis (m. 1332-33), fit l'acquisition d'une maison située à proximité de la mosquée El-Qçar pour y être enterré.

Rue Sidi-Brahim-er-Riahi, existe la tourba du fameux ministre d'Etat berbère Ibn Tafrajine (m. 1346).

Toujours à l'époque hafside, le célèbre cadhi Ibn 'Arafa, condisciple et rival de Ibn Khaldoun, se fit enterrer dans un local de l'Impasse du Savant, qui lui doit son nom.

Firent de même les familles Settari, Belhouane, Chelbi et d'autres.

Mais ce sont surtout les grands personnages turcs qui se firent bâtir des tombeaux-monuments en pleine cité. Nous citerons, parmi les plus connus :

Les deux tombeaux de Youssef Dey (m. 1637) et de Hammoûda Pacha le Mouradine (m. 1663), celui-ci étant une réplique du premier, et pourvu l'un et l'autre d'une mosquée de rite hanéfite (photo de couverture).

Le tombeau de Kara Mustapha Dey (m. XVII^e s.), sis entre la mosquée d'El-Qçar et le Dar-Husseïn.

Le tombeau de la famille Daoulatly, qui se trouve Rue Sidi-Aliben-Ziyad, à proximité du bâtiment du Dar-el-Bey et porte une épitaphe en vers datée de 1057 H./1711 C.

Le tombeau du Dey Mohammed Laz (XVII^e s.), place de la Casba Enfin, le tombeau de la princesse Fetima Othmana, fille du Dey Othman et femme de Youssef Dey, à qui le surnom d'Aziza, « chérie » fut donné par le peuple qui la chérissait pour sa grande charité. Elle fonda, entre autres, le premier hôpital tunisien dans un modeste local, situé à l'angle du Souk du Cuivre et de la Rue de la Casba, avant son transfert dans l'établissement moderne auquel on a donné le nom du Bey Mohammed Es-Sadok (Hôpital Sadiki). La princesse Aziza décéda en 1646 et son tombeau se trouve dans la Rue El-Djelloud, au lieu dit *Halquet-en-Na'al* (7); son mausolée date de 1710.

D'après H.-H. Abdul-Wahab, une des fondations pieuses (habous) de cette femme de bien est consacrée à l'achat de fleurs à déposer sur sa tombe : roses, jasmins, violettes, etc., suivant les saisons.

(A suivre)

Arthur PELLEGRIN,
Membre correspondant
de l'Académie des Sciences Coloniales

(7) *Halquet-en-Na'al*, mot à mot « anneau des cuirs », c'est-à-dire « lieu de vente aux enchères des cuirs », les acheteurs formant cercle autour de l'amine. A rapprocher de *halquet-ez-Zitoûn*, « vente aux enchères des olives », qui a lieu par les soins du Service de la Ghaba.